

**FRANCINE
BRUNET**

STANKÉ

**LE
GÉANT**



**FRANCINE
BRUNET**

LE GÉANT

STANKE
Une société de Québecor Média

À Lili.

« Le monde ne tient que parce que
nous nous croyons contraints de le porter
sur nos épaules – sans voir que personne
ne nous demande une telle chose. »

Christian Bobin
L'Éloignement du monde

CHAPITRE 1



Un chandail de coton ouaté vert et marine, de grandes culottes yo, des baskets coussinées mur à mur avec air comprimé, un lacet rouge et un lacet jaune. Rosie. Et ne l'appellez pas Rosita, elle n'aime pas. Ça fait risotto. Elle trimballe un appareillage hormonal typique de son âge : quatorze ans. Beaucoup de progestérone bombarde son jeune cerveau et dépose des signes archinombreux, ultrarapides. Le central a un peu de mal à suivre la machine. C'est sans doute pourquoi elle est brouillonne, toujours sur le bord de changer d'avis, d'amis, d'habits.

Quatorze ans. Sensible. Avec des parents. Un père et sa blonde, une mère et sa blonde. Deux maisons, deux chambres, deux lits. Mortel. Heureusement, son père et sa blonde ont tricoté une demi-sœur, Babal. C'est pour Babal, le projet de scrapbooking. Elle lui prépare un cadeau pour son anniversaire. Babal aura six ans. Rosie veut lui offrir un album de dessins, de photos, de rubans, de collants, avec des lettres, des

minous, des guidiches et des petits riens tout nus bordés en rose.

Il arrive que Rosie se place entre sa petite sœur et le téléviseur. Elle s'agenouille dans sa mire, ses yeux dans les siens. Les yeux de Babal sont bleu très pâle avec, tout autour de la pupille, un infime réseau tissé de doré. Rosie adore Babal, c'est sa poupée fille, son trésor. Mais depuis mercredi, l'ado souffre d'une otite, fait de la fièvre et n'a pas pu l'accompagner à la piscine comme d'habitude. Elle est d'autant plus contrariée que l'instructeur de sa demi-sœur, qu'elle ne traite jamais de demi, est trop « sexe ».

Rosie range les ciseaux, le cahier, descend au rez-de-chaussée, va dans la salle de bain, s'arrête pour voir son reflet. Oh, mais pas qu'un peu ! Ses traits se chiffonnent. Ses yeux tournent à l'eau. Des pépites de diamants noirs. Elle appuie les mains sur le lavabo et baisse la tête. Évidemment, avec les fameux signaux qui martèlent sa mince coquille, son cerveau en rajoute et claironne qu'il n'y a pas que cette chose acnéenne à réparer. Que non, que non. Il y a aussi les filles, à l'école, qui lui font la gueule depuis une bonne semaine. Parce que, à cause... c'est très compliqué. Il y a aussi qu'elle doit passer la fin de semaine chez sa mère, garde partagée oblige. Rosie étouffe dans cette autre maison, dans cette chambre blanc crème, bien rangée, la porte maintenue ouverte par un butoir en forme de dalmatien. Re-coup d'œil dans le miroir, ce cratère malvenu lui défigure le dessus du sourcil droit. Son agacement s'exacerbe et se gonfle, se dilate. Sa modeste vie devient noire noire noire. Et ce n'est

pas fini, parce que son père n'est pas encore revenu de son travail, parce qu'elle n'en peut plus de faire sa valise, parce que même si elle en a une ribambelle, elle a zéro amie, qu'elle n'a rien à se mettre sur le dos, qu'elle n'a plus rien à fumer, qu'elle est laide, qu'elle va mourir, c'est certain.

Le téléphone sonne. Elle remonte dans sa chambre, s'affale de tout son long sur le lit. « Allô ? » Hauts rires et bas soupirs. Léo. Ils se sont vus au centre commercial. Elle flânait avec Sophie, sa best du moment. Il est apparu, flanqué de ses deux copains dandineurs hip-hop, la casquette de travers avec des écouteurs full-ultra-cool-moulés-auriculaires-man. Le cœur de Rosie palpite. Avec un petit coup d'adrénaline sur la ligne de départ, Léo, le cool Léo, parle avec des yeux brillants. Phénylcyclohexylpipéridine, ou PCP.

Cela fait maintenant deux semaines, quatre jours et huit heures qu'ils sont en couple au vu et au su des filles de l'école, qui lui font la gueule depuis deux semaines aussi. Parce que, à cause... c'est très compliqué. Depuis hier, il y a une inscription sur le pont de fer : *Rosie je t'aime*. Léo a dû se percher dangereusement au-dessus de la plus haute armature du pont. PCP. Rosie surfe sur un nuage. Un élanement lui fait pencher la tête. La douleur dans son oreille la fait grimacer. Elle s'en fiche de son otite. La mue de ses cordes vocales étant complétée, Léo lui parle avec sa nouvelle voix de velours. Elle rit pour tout, pour rien. Rougissante, amoureuse, elle dit même merci pour conclure leur conversation. Elle sourit, les pieds à côté de ses baskets coussinées. Quatorze ans tout le tour

de la tête, vingt ans tout le tour du corps. Une modification corporelle vitesse grand V, la candide. Du jour au lendemain, des seins, des hanches, une taille fine, des fesses et une innocence aveugle aux yeux carnassiers, aux regards de biais qui déshabillent son ventre.

Rosie dépose l'appareil, reste sur son séant, frissonnante. Elle entend la porte en bas qui s'ouvre :

— Il y a quelqu'un ?

— En haut, papa. Babal et Franie sont à la piscine.

Victor monte les marches quatre à quatre et retrouve Rosie dans sa chambre.

— Ça ne va pas mieux, toi ? Toujours mal aux oreilles ?

— Un peu.

— T'as pourtant terminé tes antibiotiques, non ? Ce n'est pas normal. Cette semaine, si tu veux, nous irons à la clinique faire voir cette otite.

— Je serai chez maman.

— Ah ? C'est vrai. Je lui en parlerai.

— Non, papa, s'il te plaît, pas avec maman. Trop dramatique avec elle. Si j'ai encore mal à mon retour...

— Tu devras rester un peu plus longtemps, Rosie. J'ai la run américaine, la semaine prochaine.

Le père de Rosie est conducteur de poids lourds et doit s'absenter sporadiquement pour livrer des marchandises aux États-Unis. Victor ravale et anticipe. Rosie se fige une seconde et pète sa soupape.

— Mais papa ! Je ne veux pas être là ! C'est trop long ! Je ne pourrai rien faire ! Léo m'a invitée au

party chez Sophie ! Je ne pourrai pas y aller ! Maman et Compagne ne voudront pas !

Depuis son plus jeune âge, Rosie a baptisé Natsuo Kongpaing, la blonde de sa mère, du nom de « Compagne ». Toute la famille a adopté ce surnom, que Natsuo trouve plutôt rigolo.

— Voyons, Rosie. Elles connaissent Sophie.

— Non !

— Comment non ?

Des larmes montent et s'accrochent à ses cils.

— Tu ne comprends rien ! Il faudra que les parents de Sophie remplissent un questionnaire de cinq mille questions avant que j'entre chez eux !

— Tu exagères.

— Je ne veux pas aller chez maman ! Je veux rester ici ! Tout le temps !

— Mais c'est ta mère, Rosie. C'est important une mère, ma chérie...

Et Victor reprend avec patience les arguments habituels, usés par des années de manutention. Peut-être est-ce dû à la progestérone ? À l'œstrogène ? Toujours est-il que la petite se cabre. Il se bute à une Rosie qui argumente avec de plus en plus d'adresse. Et qui répète : « Selon la loi, je peux choisir à partir de l'âge de quatorze ans. » L'option de garde partagée ne tient plus la route comme prétexte final pour aller également et régulièrement chez sa mère.

Elle a raison. Elle peut choisir, maintenant. Son père, Victor Scarpa, le sait très bien. Tandis que sa mère, Madeline Côté, s'efforce d'ignorer le chapitre,

esquive toute tentative de changement et lève un menton volontaire. Requête rejetée.

Victor dit à Rosie qu'il va faire une autre tentative auprès de sa mère. Est-ce que ça peut attendre son retour des États-Unis ? Mais Rosie boude, les bras croisés. Il se détourne, se ravise :

— Tu veux bien descendre m'aider, ma grande ? Je veux préparer le souper, mais j'ai besoin de toi, Rosie, s'il te plaît...

Rosie adore cuisiner. Pour son âge, elle fait preuve d'un savoir-faire surprenant et d'une solide expérience en matière de listes d'épicerie. Mais là, elle ne bouge pas. Elle bougonne. Son père peut bien pâtir à chercher l'huile d'olive, tiens ! Pas envie de faire une valise, bon !

Son père descend. Elle tourne les pages de l'album de photos avec humeur. Trouver les bonnes, pour le cadeau de Bab. Elle a commencé le dessin de son arbre généalogique. Elle a déjà trouvé pour Franie. Son père... Ah ? Celle-là, oui. Voilà. Elle fera l'affaire. Elle devrait en chercher une autre de Madeline, sa mère à elle. Mais elle chasse de sa tête l'image de cette dernière. Elle honore sa bouderie et lève le menton. La fille est volontaire, que oui, la fille est orgueilleuse, et alors ? Puis Rosie entend les chaudrons qui se font brasser, la porte qui s'ouvre, le rire de Franie, Babal qui crie son nom... Elle se lève, commence à descendre les marches de l'escalier et baisse le menton. La fille est volontaire, que oui, la fille est sensible, et alors ?

« Ce n'est pas un homme complexé. Et il ne fait pas la route comme un homme en fuite. [...] Lui aussi a cette petite touche de doré autour de la pupille, et au milieu du brouillard de son adolescence, tout comme Rosita, il a détesté son prénom. Avait-on idée de prénommer un enfant Victor? Un nom de vampire. »

Victor Scarpa, six pieds sept pouces, trucker féru de littérature, vit à la croisée des univers féminin et masculin, avec Franie, sa compagne herboriste au passé mystérieux, leur fille Babal et Rosie, la fille du géant, calculatrice prodige, ado en déséquilibre, qui confond dissertation et preuve mathématique.

Il est question, dans *Le Géant*, de truck stops, de filiation, de clubs de lecture et de tisanes qui font planer.



Née à Cap-de-la-Madeleine, Francine Brunet fait très jeune du ballet, puis du ballet jazz, et devient soliste, chorégraphe et professeure de danse. Quand un accident de la route met fin à sa carrière de ballerine, elle se tourne vers l'écriture, déménage à La Tuque et termine alors *Le Nain*, finaliste au Grand Prix littéraire Archambault du meilleur premier roman 2014. *Le Géant* est son deuxième roman.

